

Une femme
juste

Du même auteur chez À vue d'œil :

Le Voyageur des Bois d'en Haut

Jean-Guy Soumy

Une femme
juste



© Presses de la Cité, un département de Place des Éditeurs, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0453-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

Pour Claire D.

*Ce livre n'est pas un roman historique
mais une fiction qui s'inscrit dans l'Histoire.
Il s'inspire librement de situations avérées,
qu'il transpose. Toute ressemblance avec
des personnes vivantes ou ayant existé
serait fortuite.*

UNE PARM
LES INNOMBRABLES

Dans l'impasse des Mimosas, qui débouche sur la rue Victor-Hugo, on m'appelle Blanche. Peut-être parce que, aujourd'hui, mes cheveux s'accordent à mon prénom et que c'est là une manière de s'en souvenir. Pour me signifier aussi que j'ai passé la saison des couleurs acidulées, celles de la vie. Seuls deux ou trois anciens élèves, âgés d'une quarantaine d'années à présent et qui habitent dans le quartier, s'adressent encore à moi en m'appelant « madame ». Je n'ai jamais eu le cœur de les inciter à plus de familiarité en leur disant « Appelle-moi donc Blanche ». Je ne sais que trop que « madame » les renvoie à leur jeunesse perdue. Et à la mienne aussi.

C'est Marcel qui avait voulu que nous achetions cette maison à présent un peu grande pour moi seule, avec ses trois chambres à l'étage. Quand il s'agit pour un couple de s'installer quelque part et pour longtemps, il faut un élan. Se dire c'est là qu'on va vivre, vieillir, tanguer, se rattraper l'un à l'autre et continuer quand même. J'imagine que les navigateurs avaient jadis besoin du même coup de foudre pour la coque de bois haubanée à laquelle ils confiaient leur vie.

Ça s'est passé un jeudi du mois de mai 1952. Cette année-là, Marcel venait d'être nommé maître de CM2 à l'école annexe de l'École normale de Draguignan. Je travaillais alors à l'école Daudet et nous occupions un petit appartement de fonction, rue Ferry. Il faisait beau. Dans le ciel vibrat

cette lumière provençale qui a toujours fait souffrir mes yeux clairs. Nous déambulions côte à côte dans des ruelles que nous ne connaissions pas. Je ne sais plus comment nous sommes arrivés impasse des Mimosas. Et lequel de nous deux le premier a posé les yeux sur le panneau *À vendre* accroché au portail d'une maison qu'on entrevoyait à peine derrière le ruissellement de fleurs roses de trois vieux arbres de Judée. Marcel s'est arrêté. Il s'est écarté, a longé le mur qui protégeait la maison. Il a posé les mains à plat sur les pierres blondes. Puis il a levé la tête vers la toiture qui émergeait des arbres.

— Blanche, tu as vu les génoises ?

Je crois que c'est des génoises que Marcel est tombé amoureux. Car pas un instant je n'ai douté que mon mari, sous mes yeux, venait de s'éprendre

d'une maison à la façade blanche et aux volets bleus.

Bien sûr, nous n'avions pas les moyens de notre rêve. Lorsque le cleric de notaire qui nous a fait visiter nous en a annoncé le prix, j'ai vu le sang se retirer du visage de Marcel. Il m'a paru à cet instant d'une fragilité d'enfant qui m'a bouleversée. J'ai insisté pour que nous ne renoncions pas, comme le conseillait mon beau-père, simple ouvrier dans une carrière près de Bandol. Alors, nous avons emprunté. Longtemps, nous en avons eu honte. Nous avons l'impression de renouer avec une malédiction qui s'était déjà abattue sur nos familles. Et comme l'emprunt ne suffisait pas, sans que Marcel me le demande, j'ai dit :

— Je vais vendre la ferme.

Lorsque je disais « la ferme », j'évoquais la maison où j'ai grandi, où avaient vécu mes grands-parents, construite par mes arrière-grands-parents. Un bâtiment couvert d'ardoises, aux murs de granit à joints vifs taillés par mes aïeux, qui ont limousiné¹ de toute éternité à Paris et à Lyon. Une demeure austère et sombre où j'avais passé mon enfance avant de partir pour le cours primaire supérieur de Felletin puis d'intégrer l'internat de l'École normale de filles de Guéret. En vendant la ferme d'Hiverneresse sur le Plateau, c'était un monde que je sacrifiais. L'image inversée, le négatif d'une villa tout en lumière et en fleurs située impasse des Mimosas.

1. Se disait d'ouvriers maçons originaires du Limousin et de la Creuse qui partaient travailler dans d'autres régions.

Marcel savait à quel point j'étais attachée à ma ferme, inhabitée depuis le décès de mes parents peu après la guerre. Pourtant, il n'a pas protesté lorsque j'ai écrit au notaire de Gentioux pour lui demander de trouver au plus vite un acquéreur. Il a accepté mon don.

Avec du recul, j'ai compris que ce sacrifice n'en était pas un et qu'il m'avait permis de rompre les amarres. N'ayant plus d'arrière-pays, j'ai cessé d'être d'ici et de là-bas. Et le lien qui nous unissait, Marcel et moi, s'est encore resserré.

Sans que je paraisse l'observer, mes yeux glissent sur une petite voiture un peu miteuse, une Renault 5 je crois, garée en face de chez moi. Une silhouette se tient à la place du conducteur, tel un policier qui planquerait.

Je pars pour le cimetière. C'est une habitude à laquelle je n'ai pas dérogé en dix ans, depuis la mort de Marcel. Une fois par semaine je marche jusqu'aux anciens remparts avec, à la main, un bouquet cueilli dans le jardin quand la saison s'y prête. J'ôte les fleurs flétries et dépose du mimosa, de la lavande ou des myrtes sur le caveau que nous avons commandé pour nous deux au moment de notre retraite.